

nombreux cercles dramatiques qui ne dédaignent pas de jouer des pièces wallonnes.

Ajoutons qu'en ce qui concerne son théâtre, JOSEPH DUFRANE ne peut même pas encourir le reproche d'être rabelaisien. Sachant, en effet, que le théâtre s'adresse à tout le monde et que parmi les spectateurs se trouvent parfois des jeunes filles et des enfants, il s'est toujours ingénié à éviter dans ses pièces les mots crus et trop réalistes; et seuls, ceux qui affectent de rongir en entendant du Molière, pourraient s'offusquer de certaines expressions d'usage courant en patois.

Je ne m'attarderai pas à faire l'analyse de tout l'œuvre dramatique de JOSEPH DUFRANE, cette préface étant déjà suffisamment longue. Je m'en voudrais, cependant, de ne pas signaler l'excellente « reconstitution 1830 » qu'est le *Cron Saudart*. Multiples sont les traits des mœurs boraines d'autrefois, telles que JOSEPH DUFRANE avait pu les observer dans son enfance. Les personnages et les caractères sont fort bien « croqués », notamment ceux de deux vieux époux qui passent leur temps à se chamailler et qui, cependant, s'adorent. Bien observé aussi, un type de garde-champêtre soiffard, qui oublierait tout pour un verre de *bon péquet*. Quand au héros, le *Cron Saudart*, c'est vraiment le type du Borain hâbleur, fanfaron, aimant à épater son public par le récit de prouesses invraisemblables. Sa narration du combat contre les Hollandais, au Parc de Bruxelles, est étincelante de verve et d'humour chauvin. Il est peut-être bon d'ajouter pour le lecteur qui n'est pas rompu complètement avec notre patois, que le mot *cron* a, ici, la signification de *faux* (*cron*, au physique: ce qui n'est pas droit; et, au moral: *faux*).

Une autre pièce non moins bien observée, c'est l'*Parvenu*. JOSEPH DUFRANE y a mis en scène le type éternellement vrai du paysan illettré, subitement enrichi et qui rougissant de ses humbles origines, aspire à jouer au grand seigneur. Le sujet a été maintes fois traité et JOSEPH DUFRANE n'a pas eu la prétention de faire du neuf, car, s'inspirant du mot de son maître Molière, il a souvent pris son bien où il le trouvait; mais il a su y apporter son empreinte personnelle, son esprit particulier et en faire quelque chose d'original. Dans le *Parvenu*, l'esprit d'observation abonde; le rôle du Parvenu s'y soutient jusqu'au bout et rien n'est plus amusant que de voir ce bonhomme qui, étant devenu riche, se croit obligé, vis-à-vis des tiers et même vis-à-vis de sa fille, de « parler la belle langage », mais se remet à parler le pur

patois de ses pères, lorsqu'il se sait seul et soustrait à la surveillance de la galerie. Il y a ainsi des contrastes qui sont d'un comique irrésistible, notamment, le monologue du Parvenu après l'expulsion du Marchand de lunettes qui l'avait traité de « baudet ».

Quant aux pièces imitées de Molière, au risque de me répéter, je ne saurais trop engager les lecteurs à comparer le texte original avec celui de JOSEPH DUFRANE, surtout pour le *Cocu imaginaire* et l'*Hurson* (le Misanthrope). Peut-être certains d'entre eux trouveront-ils une espèce de profanation à la transformation de Gorgibus en Borgnibus et de Sganarelle en Caramelle, comme aussi celle d'Alceste en Modesse et d'Oronte en Laronte; mais le maintien des noms originaux dans des adaptations en patois n'eût-il pas choqué davantage, et JOSEPH DUFRANE ne doit-il pas plutôt être loué d'avoir donné à ses personnages des noms borains ou tout au moins de consonnance boraine?

Cette réserve faite, que l'on ait la curiosité de lire alternativement le texte français et le texte patois et l'on sera forcé d'admirer l'habileté avec laquelle JOSEPH DUFRANE a transplanté dans le milieu modeste de Frameries, les personnages qui avaient fait la joie de la cour du Roi-Soleil.

Un seul exemple. Lorsque, dans le *Cocu imaginaire*, le rideau se lève, l'ingénue se précipite sur la scène, suivie de son père qui lui a proposé une union que son cœur réproûve:

CÉLIE

Ah! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS

Que marmottez-vous là, petite impertinente?
 Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?
 Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?
 Et, par sottises raisons, votre jeune cervelle
 Voudrait régler ici la raison paternelle?
 Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
 À votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
 O sottise! peut juger ce qui vous est utile?
 Par là, corbleu! gardez-vous d'échauffer trop ma bile:
 Vous pourriez éprouver sans beaucoup de longueur
 Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur.
 Votre plus court sera, madame la mutine,
 D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
 J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
 Et dois auparavant consulter s'il vous plaît:

Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

Comparez maintenant avec le texte patois :

ZÉLIE

Non, non, c'est inutile, dj'arous mûx m' fei nounette !

BORGNIUS

*Commeint, commeint, commeint ! Est-ce ainsè, djône muguette,
Qu'on pale à s' monpér' ? Dju t' dèfeinds d' co dire in mot.
Appreinds in comp pou touf' que quand d' l'ai d'vains m' cabot,
Dju n' l'ai nie, comme on dèt, à l'eindroût qu' tou sais bie.
Est-c' t'è qui va règlei quand tou l'aras studie ?
Ou bie est-c' mè qu'est mat' tout fin seule ein l' maison ?
Est-c' t'è qui put djudgie à tu qu'elle est l' raison ?
Préteinte em dounei tort, à mè, à m'n espèrieince,
Quand dju fais tout' pou l' bie, ein m'n àme et ein m' conscièince ?
Enn me fais nie surtout wuidie hiors de mes gonds,
Si tou n' vux ni counotte el longueur de m' baston...
Tou n'as qu'in chose à fei : c'est d' preinte sans répliquie
L' homm' que dju t' ai choisè et qui t' convtt fin bie...
Tou préteinds qu' dju n' sais nie qué caractère qu'il a
Et qu' dj'arous d'vu, d'vant tout', t' demandei s'i t' plaira.
Çou que d' sais fort fort bie, c'est que l' gaillard est riche,
Et pou l' resse, pètil' sottè, audjerd' hue on s' ein fiche !
Eh ! sacré jour de Dieu, quand on a treinte mille francs,
N'est-c' nie pus qu'i n'etn faut pou plair' rie qu' ein s' moustrant ?
N'euss' nie peute, tel qu'il est, à l' tièsse d'in' pareill' somme,
D' responds qu' tout l' mond' dira que c'est in fort brave homme.*

N'est-il pas vrai que pareille imitation dépasse les limites d'une simple traduction et constitue pour ainsi dire une conception originale ?

Je crois en avoir assez dit pour que l'on puisse apprécier les mérites littéraires de JOSEPH DUFRANE. Il appartient à cette catégorie de conteurs qu'on ne se lasse jamais de relire ; et c'est alors que l'on constate combien son sty'e est clair, naturel, primesautier, amusant. Tout cela coule de source, et toujours, il arrive à la conclusion sans que rien sente l'effort.

Peut-être certains lui feront-ils un reproche : celui de manquer de sentiment dans ses œuvres. C'est un peu vrai, mais outre que

cela tient peut être à une question de tempérament (n'est pas sentimental qui veut !), il ne faut pas perdre de vue que notre patois borain se prête bien peu au sentiment. Il est d'une indigence rare pour tout ce qui concerne les choses du cœur. C'est ainsi que les deux mots qui expriment les deux sentiments les plus puissants, l'amour et la haine n'ont pas d'équivalent dans notre patois. Le mot « aimer » n'existe pas. Un Borain ne dira pas « je vous aime » mais bien « Dju vos voûs voltis ». *Vir voltis*, c'est donc aimer, comme haïr c'est « vir mau-ein-vie ». Pour d'autres mots, l'équivalent existe, mais aussi peu poétique que possible. « Donner un baiser » se traduit par « baillie in bouche » !

Même indigence quasi-grotesque pour rendre le mot « pleurer ». Tous connaissent, au moins de réputation, la fameuse poésie de DEFRECHEUX : « Leyiz-m' plorer ». JOSEPH DUFRANE, pour qui le patois liégeois n'avait pas de secret, aurait bien voulu imiter cette œuvre célèbre, en borain, mais au premier mot il a été arrêté. Le mot « plorer », si joli en liégeois, n'existant pas dans notre patois, il eût dû dire : « Leyez-m' braire ! » Il faut avouer que c'était aussi peu sentimental que possible.

Mais ce que l'on trouvera dans tout l'œuvre de JOSEPH DUFRANE, c'est un écho fidèle de toutes les vieilles traditions et de toutes les anciennes coutumes du Borinage, c'est le langage imagé et pittoresque de ces populations naïves et surtout les nombreux proverbes dont le Borain émaille sa conversation, proverbes empruntés souvent à son métier de houilleur. Sous ce rapport, l'œuvre de JOSEPH DUFRANE constitue un vrai trésor pour le folkloriste qui y trouvera l'occasion d'y faire d'amples moissons.

Enfin, ce qui se dégage de tout son œuvre, c'est une douce philosophie qui consiste à prendre la vie du bon côté. C'est, somme toute, la philosophie de Rabelais et du bon La Fontaine, les deux maîtres dont il s'est inspiré avant tout. Ce n'est pas lui qui passera son temps à gémir, à se lamenter et à décrire les états de son âme endolorie par les vicissitudes de l'existence ! Au contraire, ses écrits sont un remède contre la mélancolie et la mauvaise humeur. « On n'a nie pus d'bie qu'on n' s' ein fait » ; tel est son aphorisme favori et il a pris pour devise le précepte du vieux Rabelais : « Mieux est de ris que de larmes escrire, pour ce que le rire est le propre de l'homme ».

Et voilà qu'à son tour, cet aimable philosophe a dû, lui aussi, payer son tribut à la nature. Mais s'il n'est plus parmi nous, s'il ne nous tient plus sous le charme de sa conversation, si nos réu-

nions d'amis ne sont plus animées par son sourire finement railleur et ses yeux pétillants, son œuvre reste, plus jeune et plus vivante que jamais, attestant que tout n'est pas mort avec lui et que son nom est pour longtemps assuré de ne pas tomber dans l'oubli. En rééditant cette œuvre, ses exécuteurs testamentaires élèvent à sa mémoire un monument qui ne périra pas de sitôt ; mais, avec les nombreux amis et admirateurs du joyeux *Bosquetia*, nous espérons que ce monument sera bientôt suivi d'un autre, d'une autre nature, qui se dressera dans cette commune de Frameries qu'il a tant célébrée dans ses œuvres et dont il a popularisé le nom par la chanson.

Au lendemain de sa mort, un comité s'est formé dans ce but : de tous côtés, les adhésions lui sont arrivées nombreuses, de Borains disséminés un peu partout et reconnaissants envers JOSEPH DUFRANE d'avoir doté leur coin natal d'une littérature qui lui manquait ; un de ceux-là (et non des moindres, car il occupe une place marquante dans l'industrie), M. Philippe Passelecq, a accepté la Présidence d'honneur du Comité.

Des artistes comme BERNIER, le graveur, comme GOBERT, le sculpteur, ont mis à notre disposition un talent déjà consacré par la notoriété ; l'un a voulu consacrer à l'œuvre du Monument une gravure qui en même temps qu'elle nous rendra un JOSEPH DUFRANE bien vivant, nous dotera d'une nouvelle œuvre d'art ; l'autre a modelé un médaillon de belle venue et conçu un projet de monument dans lequel il a mis toute son âme de Borain et d'ami intime de JOSEPH DUFRANE. D'autres encore, artistes de lettres ceux-là, MARIUS RENARD, LOUIS PIÉRARD, LÉON ATTENELLE, nous ont promis le concours de leur plume féconde.

Et ce qui a été pour nous un encouragement des plus précieux, le grand Emile VERHAEREN, ce Flamand des polders, qui a presque élu domicile parmi nous, a voulu lui aussi apporter son tribut d'hommage au poète borain en acceptant de faire partie de notre Comité.

Les souscriptions sont arrivées aussi nombreuses, tantôt privées, tantôt publiques. La Commune de Frameries, notamment, a voté un subside important, tout en réservant un emplacement pour le mémorial projeté. La Province du Hainaut a suivi. Toutes deux ont compris qu'elles devaient apporter une aide efficace à une œuvre destinée à célébrer celui qui a donné une littérature vivante et féconde à toute une population de plus de cent mille âmes, laquelle, avant lui, n'en avait pas. Nous osons espérer, qu'à son

tour l'Etat ne restera pas en arrière et que, grâce à sa généreuse intervention, l'auteur d'*En c'est ni co Frameries* et de tant d'œuvres charmantes, aura bientôt au milieu de ses concitoyens, un monument modeste, mais artistique qui, tout en faisant revivre son sourire spirituel et railleur, leur rappellera que c'est parmi eux qu'est né le créateur de la littérature boraine, celui que l'on aurait pu décorer du titre de « Maréchal des Lettres Boraines ».

AD. DEMOUSTIER.



Bibliographie

Dufrane Joseph, ancien directeur de houillères, né à Frameries le 23 décembre 1833, décédé à Mons le 16 décembre 1906. — Pseudonyme : BOSQUËTIA.

I. OUVRAGES.

1880. — *Armonaque borain*, Frameries, Dufrane-Friart. In-16 (16 × 13), 64 p. [Epuisé.]

La célèbre chanson *En c'est ni co Frameries* figure à la page 30 de cet opuscule.

D'autres « *Armonaque borain* », de textes différents, rédigés par le même auteur, ont paru chez le même éditeur et dans le même format, avec un nombre de pages un peu supérieur, en 1881, 1882, 1889 et 1890. Ce dernier, contenant la pièce *Pierrot vêt co*, a eu trois éditions numérotées aux titres. Tous ces opuscules sont épuisés.

1886. — *Essais de littérature boraine*, Frameries, Dufrane-Friart. In-32 (21 × 14), 32 p. [Epuisé.]

[Cet ouvrage est considéré comme la première édition des œuvres de Dufrane, par l'éditeur de la quatrième.]

1892. — *Œuvres choisies : Comédies, chansons, fauques, monologues, etc., in patois d'Frameries*, Frameries, Dufrane-Friart. In-16 (23 × 15), 528 pages. Frontispice : portrait de l'auteur. Couverture lithographique en 2 tons, dessinée [par M. Louis Masion] d'après une lithographie ancienne. [Epuisé.]

[Cet ouvrage est une nouvelle édition revue et augmentée de l'ouvrage précédent.]

1898. — *Œuvres choisies en patois de Frameries*. Seconde édition revue et augmentée, Frameries, Dufrane-Friart. In-16 (23 × 15), 502 p. Frontispice : portrait de l'auteur. Couverture illustrée d'un dessin de Marius Renard, tiré en quatre couleurs. [Epuisé.]

1908. — *Œuvres de Joseph Dufrane, Bosquétia*. Quatrième édition [édition posthume] *ne varietur*. Frameries, Dufrane-Friart. 3 volumes in-8 (22.5 × 14.5).

Le tome III, 461 p., sous-titré *Théâtre*, a paru en 1907, mais porte le millésime 1908. [Prix : 5 francs.] Quelques-unes des pièces de théâtre qui le constituent ont été tirées à part et mises dans le commerce immédiatement, c'est-à-dire en 1907 : la mise en vente a donc anticipé le millésime de 1908 que portent plusieurs de ces plaquettes. Voir ci-après.

Le tome II, 222 p., sous-titré : *Poésie*, a paru en 1908. [Prix : 3 fr.]

Le tome III, XXIV + XLIV + 128 p., sous-titré : *Prose*, est sous presse. Les œuvres qui y sont rassemblées sont précédées d'une préface par M. Ad. Demoustier, puis d'un Vocabulaire et notes sur l'orthographe boraine par M. Louis Dufrane.

1907. — *Pierrot vèt co !* comédie ein in aque. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 12 p. [Prix : fr. 0,50.]

1907. — *Les deux djaloux*, comédie ein in aque. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 30 p. [Prix : fr. 0,50.]

1907. — *Èl cron saudart, autrement dèl l'volontaire dè dix-huit ceint treinte*, comédie ein deux aques. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 42 p. [Prix : 1 fr.]

1907. — *Deux cos pou n' pouillette*, comédie ein deux aques. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 47 pages. [Prix : 1 fr.]

1907. — *Èl testameint*, comédie ein in aque. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 28 p. [Prix : fr. 0,50.]

1907. — *Èl mèdecin maugré lè*, comédie ein tois aques, d'après pièce ein français d' MOLIÈRE. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 40 p. [Prix : 1 fr.]

1908. — *Les tois swhails*, opérette ein in aque, musique d'Albéric RUELLE [édition sans la musique]. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 20 p. [Prix : fr. 0,50.]

1908. — *Èl parvènu*, comédie ein in aque. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 32 p. [Prix : fr. 0,50.]

1908. — *C'est l'diàpe !* farce ein in aque, imitée de « Ventriloque et Sorcier » par LA VLEMINTENIE Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 24 p. [Prix : fr. 0,50.]

1908. — *Les bottes Bastien*, comédie ein in aque. Frameries, Dufrane-Friart. In-8 (21.5 × 13.8), 24 p. [Prix : fr. 0,50.]

EN PRÉPARATION : Brochure contenant les airs originaux et airs tombés dans le domaine public, des chansons de Dufrane et couplets de ses œuvres théâtrales.

II. COLLABORATIONS.

Tambour-battant : 1^{er} mars 1885 au 15 janvier 1888, courrier hebdomadaire.

La Gazette du Borinage : du 21 janvier 1888 à 1891, chroniques hebdomadaires en vers et en prose.





Le Pèlerinage à N.-D. de Walcourt

IV.

La Procession

I. — Son institution.

D'après une tradition dont il est impossible de contrôler la source et la valeur et qui est rapportée de différentes façons⁽¹⁾, un incendie aurait éclaté à l'église de Walcourt vers le commencement de XIII^e siècle et la statue miraculeuse, emportée par des anges précédés d'une blanche colombe⁽²⁾, après avoir traversé les flammes⁽³⁾, aurait été déposée sur un arbre⁽⁴⁾, à quelque

(1) Cfr. GALLIOT, *loc. cit.* t. IV, p. 219; TOUSSAINT, *loc. cit.* pp. 141-142; J. GONDRIY, *La Vierge de Walcourt*. (Paris, 1875), pp. 4 ss.

(2) Ce n'est pas la première fois que ces oiseaux sont signalés comme ayant joué un rôle marquant dans des situations critiques.

En 657, lors de la mort de S^t-Feuillen, assassiné dans la forêt de Soignes, l'abbé Ultain, son frère, vit à l'église de Fosses où il était occupé à prier, une colombe blanche, ayant les ailes teintes de sang et prenant son vol vers le Ciel. Cette apparition lui sembla un avertissement du trépas de son frère. — (DELCHAMBRE, *Vie de Saint-Feuillen* (Namur 1861), p. 142.

En 995, au moment où les moines de l'abbaye de Lobbes, assiégés, allaient tomber entre les mains de leurs ennemis, « voylà deux colombes qui sortent » de quelque lieu secret de l'église et volent pardessus l'armée des ennemis » et aussitôt tomba du ciel une abondante et violente pluie qui gasta et » mollifia les cordes des arcs dont ils usoyent pour armes, et les rendit » inutiles, qui leur donna un grand estonnement et frayeur ». — TH. LEJEUNE, *Monographie archéo-historique de l'ancienne abbaye de Saint-Pierre, à Lobbes (654-1794) dans Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi*, t. X. (1880), p. 438.

(3) C'est pour cette raison, dit-on, que le visage de N.-D. de Walcourt ainsi que celui de l'enfant Jésus qu'elle tient sur les bras, sont toujours représentés noircis.

(4) La question de savoir sur quelle espèce d'arbre la Vierge se trouvait, est très controversée : il y a presque autant d'avis que d'auteurs. Tandis que GALLIOT (*loc. cit.*, t. IV, p. 219) dit vaguement dans un *jardin*, d'autres précisent : sur un *bouleau*, dit J. GONDRIY (*loc. cit.* p. 9) ; sur un *pommier*, déclarent TOUSSAINT (*loc. cit.* p. 142) et l'auteur du *Recueil de l'origine des miracles et des règles de la confrérie de N.-D. de Walcourt* (Namur, Wesmael-Charlier, 1882, p. 6) etc ; sur un *chêne*, avance ADOLPHE SIRET (*Récits historiques belges*. Tournai, 1865, p. 420).

De son côté, CAMILLE LEMONNIER (*La Belgique*, Bruxelles, 1905, p. 588) dit

distance de là, où Thierrri⁽¹⁾, comte de Rochefort et seigneur de Walcourt, l'aurait retrouvée.⁽²⁾

Après avoir vainement supplié la Vierge de rentrer à l'église, le dit comte lui aurait promis de construire une abbaye à la place où elle se trouvait, si elle consentait à se laisser reprendre

Touchée par cette offre, la Vierge serait descendue dans les bras du comte qui l'aurait ramenée à son autel avec toute la dévotion possible.

Le bruit de ce double miracle se serait répandu comme une traînée de poudre et les habitants, tant de Walcourt que des communes environnantes, auraient voulu voir et emporter une partie de l'arbre sur lequel la Vierge s'était reposée.

C'est pour commémorer ces faits miraculeux qu'on a institué, l'année de la construction du Jardinnet⁽³⁾, une procession qui

que des mains pieuses arrachèrent au brasier la divine patronne et la transportèrent dans le creux d'un arbre. Et dans un article publié dans l'*Illustration Belge* (Bruxelles), numéro du 23 avril 1905, cet auteur donne encore plus libre cours à son imagination lorsqu'il dit que les « fibres vertes de l'arbre s'entrecroisèrent comme une résille pour défendre la Vierge contre ce rapt pieux » et qu'après le vœu du comte de Rochefort « le bouleau desserra ses rêts et la bonne Dame se laissa tranquillement ramener à ses autels. » Parmi tant de contradictions, qui a raison ?...

Il est à noter que tous les ans c'est sur un bouleau que l'action se passe. Faut-il en déduire que la version J. GONDRIY est exacte ou simplement qu'il est plus facile et plus économique de se procurer un bouleau qu'un pommier ou un chêne ? J'opine en faveur de cette dernière hypothèse.

(1) *Recueil de l'origine des miracles*, etc., p. 5, donne le nom de *Théodorie* au comte de Rochefort qui retrouva la Vierge. A cette époque c'était bien un Thierrri qui était seigneur de Walcourt.

(2) Ces faits sont représentés en tableaux portant les légendes ci-après, et placés dans la chapelle N.-D., à l'église de Walcourt.

II. Le démon ennemi de la Mère de Dieu

De son culte jaloux mit le feu dans ce lieu.

III. Miracle ! le portrait sort de l'embrasement

Sur un arbre est trouvé près du chœur du couvent. (*)

III. De ce digne portrait le glorieux transport

Vous fait un grand honneur, comte de Rochefort.

Dans la même chapelle, au-dessus de l'autel de Marie, on voit, en relief, la Vierge et l'Enfant Jésus sur un arbre au pied duquel le comte de Rochefort est agenouillé, tandis qu'un écuyer tient son cheval par la bride.

Le même sujet est également représenté en sculpture, à l'extrémité des stalles de droite, lesquelles, ainsi que nous l'avons vu, datent du commencement du XVI^e siècle. C'est là une preuve de l'ancienneté de la tradition.

(*) C'est-à-dire : A l'endroit où, plus tard, fut bâti le chœur du couvent.

(3) L'abbaye du Jardinnet a été, non incendiée par les révolutionnaires français, en 1793, comme on l'a dit à tort, mais prise comme bien national et désaffectée. Sa fondation remontait vraisemblablement au XIII^e siècle et non à 1317 comme le renseignent GALLIOT (*loc. cit.* t. IV, p. 220) et J. GONDRIY (*loc. cit.*, pp. 12 et 32). Cf. TOUSSAINT (*loc. cit.* pp. 189 à 191), et LAHAYE (*loc. cit.* pp. XXVI, 9 et 150).

aurait lieu tous les ans à la Trinité. Cette procession se fait encore actuellement ; nous allons voir en quoi elle consiste.

2. — Les Infirmes.

Dès la veille du grand jour, Walcourt est transformé en une vraie cour des miracles. Partout où la foule se porte, et principalement le long de la route qui mène de la gare à la Collégiale, se trouvent de malheureux manchots, culs de jatte, bancals et autres estropiés étalant à la vue des passants, pour exciter leur pitié, leurs infirmités, toutes plus horribles et plus répugnantes les unes que les autres. Le porche même de l'église est encombré d'infirmes, de perclus, d'aveugles se lamentant pour attendrir les pèlerins.

A certains endroits, il est impossible de faire un pas sans entendre : « N'oubliez pas en passant, mes braves pèlerins, un malheureux estropié ! » ou quelque chose d'analogue ; et quand une pièce de monnaie tombe dans la casquette ou la sébille : « Merci bien. Que N.-D. de Walcourt vous protège ! »

A un moment où la foule était attirée d'un autre côté, je m'approchai d'un malheureux qui n'avait que deux moignons de jambe.

— La journée sera-t-elle bonne ? lui dis-je.

— Je l'espère, monsieur, il fait un temps magnifique et il y a beaucoup de monde.

— N'avez-vous jamais invoqué N.-D. de Walcourt pour redevenir ingambe ?

— Il ne faut pas rire des malheureux, monsieur, fit-il d'un ton vexé.

— Mais telle n'est pas mon intention, je vous assure. Certains livres rapportent qu'à différentes reprises N.-D. de Walcourt a rappelé à la vie des personnes mortes depuis plusieurs heures (1). Votre cas est beaucoup moins grave, me semble-t-il.

— Mon bon monsieur, avez-vous déjà vu une jambe repousser, vous ?

Je fus bien obligé d'avouer que non.

— Eh bien ! reprit-il, moi non plus, car jamais on ne l'a vu et jamais on ne le verra ! Et dans notre malheureux sort, c'est aux cœurs charitables que nous devons faire appel ; eux seuls peuvent nous soulager en nous donnant de quoi vivre.

(1) Voyez : *Recueil de l'origine des miracles, etc.*, p. 9.

Je ne voulus pas distraire davantage ce malheureux et après lui avoir remis une pièce de monnaie, je m'éloignai tandis qu'il reprenait de sa voix suppliante : « Ayez pitié, mes braves pèlerins... »

Tout en marchant, je ne pus m'empêcher de faire la remarque que son avis devait être partagé par ses frères de misère, car tous me semblaient mettre leur seul espoir, non dans la Vierge, mais dans le porte-monnaie des passants : à eux seuls allaient leurs prières.

3. — Les Pèlerins.

La construction du chemin de fer de l'Entre-Sambre-et-Meuse (1) a beaucoup modifié l'aspect de ce pèlerinage.

Jadis, la veille de la Trinité, à partir de 13 heures, la foule arrivait à pied à Walcourt par bandes de 30, 40 ou 50 environ. Souvent, avant d'entrer dans cette localité, les pèlerins se déchaussaient et continuaient leur route pieds nus, en chantant des cantiques. Le soir on devait refuser du monde pour loger, bien que toutes les habitations fussent transformées en caravansérails. Il n'était pas rare de voir 20 à 30 personnes couchées dans une petite chambre sur de la paille ou sur des paillasses remplies de feuilles sèches. On m'a même cité comme absolument véridique, le cas de 75 personnes qui couchèrent ensemble dans un grenier ! Habituellement, on logeait de 100 à 120 personnes dans chaque maison.

Pour être hébergé de la sorte, on payait 25 ou 30 centimes par tête. Ceux qui ne parvenaient pas à se caser à Walcourt, devaient loger dans les communes environnantes, ou bien, lorsque le temps était favorable, dormir à la belle étoile le long des routes, dans les prairies, les blés, etc.

Pour arriver à temps, certains pèlerins, notamment ceux de localités éloignées des Ardennes françaises qui fournissaient toujours un très fort contingent, devaient quitter leur village dès le jeudi, parfois même le mercredi. Les Ardennaises étaient reconnaissables à leur bonnet blanc et à la besace qu'elles portaient au dos et à laquelle étaient attachés leurs sabots qu'elles chaussaient lorsqu'elles étaient trop fatiguées dans leur souliers. (2)

(1) La Section Charleroi-Walcourt-Morialmé a été exploitée en 1849, celle de Walcourt-Vireux en 1854, et celle de Walcourt-Florennes-Philippeville en 1856.

(2) Par requête du 3 juillet 1754, les habitants de Walcourt sollicitèrent l'autorisation de pouvoir accepter les pièces de monnaie de France et du

Aux portes de Givet existe une chapelle bâtie en 1602 et élevée en l'honneur de N.-D. de Walcourt. Au commencement du siècle dernier, cette ville essaya d'enlever, au profit de la colonie, la vogue de la métropole. Une procession y fut organisée, le jour de la Trinité, avec accompagnement de jeux et de réjouissances. On réussit d'abord à retenir les nombreux pèlerins et les compagnies qui passaient par là pour se rendre à Walcourt. Mais chaque fois des querelles troublaient la fête, et bientôt tous abandonnèrent la procession de la « fille de N.-D. de Walcourt », comme ils disaient, pour revenir à celle de la mère. (1)

Actuellement, en règle générale, à part quelques amateurs de promenades nocturnes, il n'y a plus que les pèlerins qui sont liés par des promesses qui effectuent encore la route pédestrement. Ils arrivent la veille au soir ou le dimanche de très grand matin, font — de préférence pieds nus — la tournée réglementaire, suivant l'itinéraire que la procession suivra plus tard, entendent la première messe à l'église, communient parfois, puis s'en retournent en ayant soin d'emporter quelques brindilles de bouleau cueillies dans un bois voisin ou le long de leur route, ou encore, achetées dans la localité, et auxquelles ils ont fait toucher le manteau de la Vierge miraculeuse. D'habitude, ils prennent le train au retour. Il y en a encore assez bien du pays de Charleroi et de la Basse-Sambre qui se trouvent dans ce cas.

Antérieurement à 1850 environ, les pèlerins achetaient, pour en décorer leur coiffure au retour, de petits étendards triangulaires, en papier (2), représentant la Vierge sur l'arbre, le comte age-

pays de Liège, ce qui leur fut, du reste, accordé. A l'appui de leur demande, ils disaient :

« ... Il y a encore ceci à observer que, pendant tout l'été, il y a affluence » considérable de peuple tant de France que du Pays de Liège qui se rend » à Walcourt en pèlerinage, soit en confréries ou autrement, pour honorer » l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui est en grande vénération » depuis plusieurs siècles, de sorte que la ville de Walcourt et son voisinage » a toujours profité beaucoup de ces pèlerinages, soit en vendant leurs » denrées pour consommation de bouche, soit en toute autre chose qui se » débite ordinairement dans ces voyages de dévotion, ce qui diminueroit » beaucoup si on ne pouvoit recevoir à Walcourt les espèces que ces » pèlerins y apportent, qui ne peuvent être autres que celles qui ont cours » chez eux... » (Original aux Archives de l'Etat, à Namur. Publié par LAHAYE, *loc. cit.* p. 263.)

(1) CH. DE SAINTE-HÉLÈNE, *loc. cit.* p. 322.

(2) Des étendards triangulaires de ce genre sont encore vendus à la procession - marche de Saint-Eloi à Lanefte (*Wallonia*, t. XIII, 1905, p. 226). Jadis on en distribuait également à Grez-Doiceau. (*Wallonia*, t. VII, 1899, pp. 180-181.)

nouillé et l'écuyer tenant le cheval par la bride. La matrice qui servait à confectionner ces bannières se trouve en la possession de M. L. BAYET, archéologue à Walcourt, où j'ai pu la voir. C'est une plaque en cuivre ayant la forme d'un triangle rectangle dont la base mesure 0^m,225 et la hauteur 0^m,135. La gravure doit dater du courant du XVIII^e siècle. Cette matrice ne peut plus servir à aucun tirage pour la vente dans le commerce.

La création des chemins de fer, en augmentant la facilité des des communications, a développé l'affluence, ce qui exige la mise en marche d'un très grand nombre de trains spéciaux. On compte qu'il vient à peu près de 25.000 à 30.000 personnes de tous les coins de la Belgique et des départements français limitrophes.

Quand le temps est favorable, ce chiffre est largement dépassé. A la gare de Walcourt, en 1907, on a recueilli 10.190 coupons à l'arrivée et on en a délivré 16.816 au départ. Si nous ajoutons à cela les pèlerins venus et retournés à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette, etc., nous arriverons à un total d'environ 40.000 personnes.

Mais si la quantité de visiteurs a augmenté dans de fortes proportions, la qualité n'a pas suivi la même marche ascendante. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Parmi la foule qui se presse à Walcourt le jour de la Trinité, la majeure partie n'est nullement guidée par l'idée religieuse, elle n'a en vue que le plaisir et, sous ce rapport, ainsi que nous le verrons plus loin, tout est mis en œuvre pour la satisfaire.

Le soir, jouvenceaux et jouvencelles après avoir dansé dans plusieurs cafés, s'en retournent bras dessus, bras dessous ; et, à voir leur mine égayée, il y a gros à parier que ce n'est pas N.-D. qui fait les frais de la conversation.

Jadis, à Senzeilles, il était de règle que la jeune fille qui se rendait à Walcourt, à la Trinité, faisait un gâteau d'un kilogramme environ, qu'elle emportait pour s'en régaler avec son amoureux dans le courant de la journée.

Jusque vers 1850, la confrérie de N.-D. de Walcourt, érigée en 1663, à l'église Saint-Loup à Namur, prenait part à la grande procession de la Trinité.

Dès la fin du XVII^e siècle, la semaine précédant le jour de la Pentecôte, les confrères portaient solennellement de l'église Saint-Loup à l'église collégiale de Notre-Dame, où elle restait exposée à la vénération des fidèles, la statue de N.-D. de Walcourt qu'ils possèdent.

Le lundi de la Pentecôte, ils se mettaient en route pour Walcourt. Des enfants bien habillés, musique en tête, portaient comme gonfalon la « jupe » de la Vierge. Le jeudi suivant, on revenait de Walcourt à l'église Notre-Dame où se formait de nouveau le cortège qui reportait la Vierge ainsi que la jupe, à l'église Saint-Loup.

L'antique collégiale de Notre-Dame à Namur a disparu au commencement du siècle dernier. Depuis lors, c'était à l'église des Récollets que la Vierge était exposée. (1)

* * *

D'après une curieuse tradition, Walcourt a déjà été honoré de la visite de pèlerins de marque.

« Charles-Quint, dit-on, vint un jour demander à Notre-Dame de Walcourt des soulagements à ses infirmités. Comme tous les pèlerins, l'empereur tint à faire à pied la longue promenade appelée le *grand tour*, qui, commençant à Gerlimpont, vient aboutir au Jardinnet, après un parcours de cinq lieues. (2)

« Ce jour là, la chaleur était excessive, et l'auguste pèlerin, en rentrant en ville, était dévoré d'une soif ardente. Il avise un cabaret d'assez bonne mine, y entre, et demande une canette de bière. L'hôtesse, qui a reconnu son souverain, la lui apporte en tremblant, et dans sa frayeur, la tient par l'anse. « Dorénavant, dit l'empereur en lui prenant le grès rempli de bière brune, les pots à Walcourt auront deux anses. » Plusieurs mois s'écoulent, et dans l'entre-temps on a obéi aux ordres du prince : les potiers de Walcourt ont fabriqué des canettes à deux anses.

« Charles, dont les prières sont restées sans résultat, veut, avant de quitter pour toujours la Belgique, supplier la sainte madone d'intercéder pour lui dans les cieux. Son pèlerinage accompli il se souvient de sa bonne auberge ; il y rentre et sourit en voyant pendus à leurs crocs quantité de pots à deux anses. L'hôtesse s'empresse de servir à l'empereur une belle canette ; mais la malheureuse, plus interdite encore que la première fois,

(1) Cfr. LEJEUNE, *N.-D. de Walcourt*, pp. 103-105 ; DE REINSBERG-DÜRINGSFELD, *loc. cit.* t. I, p. 358.

(2) Ce renseignement n'est pas exact. La procession part de l'église où elle revient après avoir décrit un cercle complet autour de Walcourt. C'est à cette forme circulaire qu'elle doit son nom de « grand tour ». Le parcours total est d'environ 7 1/2 kilomètres. Cet itinéraire n'a jamais varié, assure-t-on.

la tient par les deux anses.... « Qu'à l'avenir, s'écrie l'empereur, tous les pots à Walcourt aient trois anses !!! »

« Un fait archéologique que nous a rapporté L. Dutrainaux, enlevé trop tôt à la science, donne à cette tradition une certaine valeur. Il y a peu d'années, on découvrit à Philippeville, un ancien puits rempli de décombres, et, parmi plusieurs objets insignifiants, on retrouva un pot de grès à trois anses. C'était, prétend-on, une des fameuses canettes de Walcourt. » (1)

Ici, je crois nécessaire d'ouvrir une parenthèse, car cette canette semble avoir une tout autre origine.

Notons, tout d'abord, qu'il n'y a jamais eu de poterie à Walcourt.

D'autre part, il existe, notamment au Musée archéologique de Charleroi, plusieurs spécimens de cruches à 3 anses trouvées à Châtelet et à Bouffioulx dans des amas de débris et de rebuts d'anciennes poteries.

Or, un procès-verbal d'une assemblée générale des maîtres potiers de Châtelet et Bouffioulx, tenue le 17 janvier 1680, nous apprend que Philippeville et ses environs étaient approvisionnés en poteries, exclusivement par les fabricants de Bouffioulx. On peut donc affirmer, sans crainte d'erreur, semble-t-il, que la canette en question provient de cette dernière localité. (2)

A titre documentaire, il convient d'ajouter qu'à Oolen, en Campine, non loin de Hérenthals, on montre encore un de ces vases en grès, à trois anses, dits *Keiser-Karel-kruiken*, du nom de Charles-Quint.

Au sujet de cette cruche on raconte une histoire analogue à celle de Walcourt ; seulement l'empereur était à la chasse lorsqu'il entra dans un cabaret du village pour demander à boire et lors de sa troisième visite, la cabaretière tint deux anses et tourna la troisième contre sa poitrine... (3)

(1) HENNE. *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*. Bruxelles et Leipzig. 1860 t. X. p. 313.

(2) Voici l'extrait caractéristique de ce procès-verbal :
« ... Les autres potiers qui sont de Bouffioulx, venderont et débiteront leurs marchandises aux lieux ci-embas désignez et point ailleurs, scavoir, Braine-le-Comte, Soignies, Enghien, Lessines, Grandmont, Audenarde, Courtray, Itre, Dunkerke, avec la Flandre, Haynaux, Arthois et autres villes et lieux vers la France, comme aussi Thuin, Walcourt, Philippeville, Mariembourg particulièrement où les autres potiers n'y pourront débiter avecq sacs et hottes.... — *Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi*. t. XI (1^{ère} partie) 1881, p. 227.

(3) H. SCHUERMANS. *Grès flamands, limbourgeois et liégeois*, dans le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. XVIII (1879) pp. 254, 255, 283.

4. — Dans l'Église

Antérieurement à 1902, avant le départ de la procession, la statue miraculeuse, revêtue de son riche manteau et placée sur une estrade au milieu de l'église, était littéralement assaillie par la foule ; aux alentours ce n'étaient que poussées, bousculades et bourrades, des mains levées agitant des paniers, des mouchoirs, des chapelets, des casquettes, des cannes, des parapluies, même des enfants.

Des hommes se tenaient sur l'estrade ; d'une main, ils prenaient les objets présentés, les faisaient toucher à la statue, puis les rendaient ; de l'autre, ils acceptaient les offrandes, car il était d'usage de donner une pièce de monnaie en échange de ce petit service. Ces offrandes étaient déposées dans des mannes qui étaient ensuite déversées dans des sacs ; on en remplissait de la sorte plusieurs durant la journée. Cet argent était remis au Conseil de fabrique.

Certaines personnes, après bien des efforts, parvenaient à grimper sur l'estrade et à embrasser la Vierge.

Depuis 6 ans seulement, cette dernière est placée dans le chœur de l'église et les pèlerins ne savent plus l'approcher. Ceux qui désirent faire toucher des objets doivent recourir aux bons offices de quelques dames spécialement désignées à cet effet. Les amateurs n'en sont pas moins nombreux pour cela.

Tandis que les uns se pressent de la sorte, d'autres s'en vont dans un coin de l'église, baiser les plaies d'un christ au tombeau et toucher avec un mouchoir les personnages qui l'entourent. Ici l'affluence est la même. On se bat pour arriver au christ et j'ai entendu des femmes s'écrier malgré le respect dû en ce saint lieu : « *Vas-se foute èl camp ?* » « *As-se l'idéye di spotchi (écraser) m'n éfant ?* » C'est un curieux spectacle que celui des lèvres qui s'allongent vers cette sainte image avec toutes sortes de grimaces bizarres...

Il va sans dire que les visages sains et les malades sont admis sans distinction, ce qui fait une jolie promiscuité. JEAN D'ARDENNES ⁽¹⁾ en conclut, non sans raison, que pour participer à cette petite fête, il faut réellement être doué d'une foi robuste ou d'une inconscience totale.

Deux trones sont placés à proximité pour recevoir les offrandes.

⁽¹⁾ Journal « *La Chronique* », de Bruxelles, n° 145 du 30 mai 1877.

Près du chœur, une religieuse donne à baiser aux pèlerins, toujours moyennant offrande, « la relique de la vraie croix ».

Jadis on exhibait également la pierre du meunier dont il sera question plus loin, au chapitre des miracles.

A l'intérieur de la collégiale, plusieurs femmes offrent aux fidèles, des chandelles, chapelets, médailles et autres souvenirs. Les chandelles servent à alimenter, sans interruption, le brillant luminaire à l'autel de la Vierge. Les offrandes sont en tel nombre qu'afin de contenter tout le monde, on est obligé d'éteindre les chandelles à peine allumées, pour les remplacer par d'autres.

En 1907, le clergé voulut empêcher ce commerce à l'intérieur du temple et placarda de nombreux avis : « Défense de vendre dans l'église » ; mais on n'en tint aucun compte. L'année suivante, il n'y eut plus d'affiches et des religieuses se mirent même de la partie ; placées, notamment, dans le collatéral qui contourne le chœur, elles vendaient, pour dix centimes, une petite notice sur N.-D. de Walcourt et une feuille de cantiques.

Toute la journée, c'est un va et vient continu dans l'église. Si beaucoup y entrent pour prier, d'autres n'ont pour but que de satisfaire leur curiosité ou de se reposer, casser une croûte — et même dormir : on y est bien tranquille, au frais, loin du bruit, des poussières et de la foule....

5. — La Sortie

Vers midi, les compagnies de sapeurs, zouaves, voltigeurs, lignards, dont les plumets et les couleurs vives s'insinuaient tout à l'heure isolément parmi la cohue, viennent prendre leur place dans le cortège qui se forme. Les cloches de la collégiale sonnent à toute volée.

Lorsque la Vierge miraculeuse apparaît sous le parvis, il se produit, à l'entour, comme une marée violente. C'est à qui, des plus proches, offrira ses épaules ou sa tête au saint fardeau. Et la Vierge glisse lentement sur cette houle vivante, jusqu'au chemin, tandis que les tambours battent, les fifres glapissent un thème éternel, les « majors » à cheval crient des ordres, les sapeurs s'ébranlent en cocasses automates, les fanfares exécutent leur plus beau morceau, les bannières flottent. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Ces 8 bannières n'existent que depuis quelques années ; elles ont été confectionnées par M. Henri Gérard de Namur. Les principaux miracles attribués à N.-D. de Walcourt y sont représentés.

En 1906, il y eut, en outre, un groupe de trompettes dont chaque membre était vêtu de blanc ; on ne les vit plus les années suivantes.

Sur le char de la Vierge sont hissés et tenus des enfants malin-gres ou idiots, dont les petites têtes souffrantes se balancent aux doux mouvements du char. Et, ici encore, c'est à qui de son parapluie, de son chapeau, de sa pipe, de son mouchoir, touchera le manteau de la Sainte.



Départ de la procession de Walcourt. La Vierge miraculeuse est portée par les pèlerins se relayant d'instant en instant. Près de la statue on a assis des enfants malades.

En avant de la procession marche la Compagnie de Daussois. A la suite viennent celles des environs, ordinairement Fraire, Morialmé, Yves-Gomezée, Thy-le-Château, et, pour finir, Walcourt.

Vient ensuite la Vierge portée par des milliers de pèlerins se rechangeant continuellement, ce qui la fait ressembler à un frêle esquif balloté par une mer houleuse. ⁽¹⁾

Elle est suivie du « Comte de Rochefort » montant un cheval blanc, tous deux disparaissant sous un vaste manteau pourpre, la petite figure émaciée du vieillard comme étouffée sous le casque

⁽¹⁾ En 1902, M. le doyen, nouvellement arrivé à Walcourt, avait voulu faire porter la Vierge par les jeunes filles sur tout le parcours ; mais il dut céder devant la volonté des pèlerins qui s'emparèrent de la Madone malgré lui.

de cuivre étincelant. Il est flanqué de deux écuyers à la moderne redingote, aux pantalons blancs et au chapeau haut de forme ⁽¹⁾.

Les curés de Walcourt et de quelques communes environnantes précèdent la foule des pèlerins qui récitent le rosaire sur tout le parcours.

Jadis, des chanteurs participaient gratuitement à cette procession ; on leur remettait un surplis et un bâton de chantre. Ces derniers objets, au nombre d'une douzaine environ, étaient en bois noir et terminés d'un côté par une pique et, de l'autre, par un pommeau en argent ciselé, du XVIII^e siècle. Depuis une vingtaine d'années, ces bâtons ont disparu. Que sont-ils devenus ? On ne le sait. Peut-être font-ils le bonheur d'un collectionneur quelconque.

Quant aux chanteurs, on ne les voit plus depuis plusieurs années déjà. Cependant, en 1908, l'un d'eux s'est encore présenté le jour de la Trinité et a demandé à pouvoir accompagner la procession comme jadis, ce qui lui fut accordé.

En partant, toutes les Compagnies font une décharge. La même chose se répète aux différents endroits où la procession fait arrêt, c'est-à-dire à la chapelle des trois Mages ; au lieu appelé « Grand bon Dieu » à cause d'une grande croix qui s'y trouve ; à l'« Assomption de la Sainte Vierge » ; à la chapelle de N.-D. de Walcourt ; au Jardinnet, près du bouleau ; à la chapelle de Saint Vincent-de-Paul, à l'endroit appelé « les Bergeries » ; au calvaire, près du nouveau cimetière et, enfin, pour finir, une dernière décharge a lieu à l'entrée de l'église, après la bénédiction du Saint-Sacrement.

L'honneur de tous ces soldats d'occasion consiste à exécuter ces décharges avec ensemble.

Le long des routes par où la procession passe on ne rencontre pas moins de 30 chapelles.

A Gerlimpont ⁽²⁾, il faut gravir une côte assez raide. Les pèlerins se donnent la main et forment deux longues chaînes qui encadrent le clergé. Ces chaînes interminables, auxquelles tout le monde prend part, sont reliées aux porteurs de la Vierge qui sont ainsi aidés.

⁽¹⁾ Il y a une soixantaine d'années, l'unique écuyer qui accompagnait le comte, était vêtu d'un habit bleu galonné et portait un lourd guidon où l'on voyait la Vierge miraculeuse sur l'arbre, Thierry agenouillé et l'écuyer lui-même tenant le cheval du comte par la bride. (CH. DE SAINTE-HÉLÈNE, *loc. cit.*, p. 318).

⁽²⁾ Hameau de Walcourt.